

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La comtesse Romani

Dumas, Alexandre (Schriftsteller, 1824-1895)

Paris, 1877

Acte troisième

urn:nbn:de:hbz:5:1-19683

ACTE TROISIÈME

Salon chez Romani.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE MAROZZO, ROMANI, ANTONIO.

LA COMTESSE, à Antonio qui attend près de la porte.
Nous partons dans une heure.

ANTONIO.
Monsieur le comte est tout à fait bien, aujourd'hui?

LA COMTESSE.
Tout à fait.

ANTONIO, s'approchant un peu.
Monsieur le comte partira-t-il avec vous?

LA COMTESSE.
Non.

ANTONIO.
Alors, madame la comtesse retourne seule à Venise?

LA COMTESSE.
Seule. Mais j'espère que mon fils viendra nous y voir
bientôt, quand il pourra voyager sans trop de fatigue.

ANTONIO.

Quel bonheur!

LA COMTESSE.

Va, Antonio, et ne perds pas de temps.

ANTONIO.

Il y a là deux personnes qui demandent à parler à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Quelles sont ces deux personnes?

ANTONIO.

Deux comédiens.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à moi qu'ils veulent parler, c'est à la femme du comte, sans doute.

ANTONIO.

Je l'ai cru d'abord, mais ils m'ont dit que c'était bien à madame la comtesse qu'ils désiraient avoir l'honneur de parler.

LA COMTESSE.

Fais entrer.

Toffolo et Filoppopoli entrent.

SCÈNE II

LA COMTESSE, TOFFOLO, FILOPPOPOLI.

LA COMTESSE.

Vous avez désiré me parler, messieurs?

FILOPPOPOLI.

Oui, madame la comtesse, nous sommes délégués...

LA COMTESSE.

Asseyez-vous, messieurs.

FILOPPOPOLI.

Mille remerciements, madame la comtesse; nous n'avons que quelques mots à vous dire. Nous sommes délégués auprès de vous, madame la comtesse, par nos camarades qui sont venus tous les jours savoir des nouvelles du comte Romani, et qui, ayant appris hier qu'il était tout à fait sauvé, nous ont chargés ce matin, mon ami Toffolo et moi, de venir, en leur nom, lui apporter tous nos compliments pour cette heureuse et prompte convalescence. On nous a dit qu'il ne recevait pas et qu'il allait partir aujourd'hui avec Votre Excellence. Alors, nous avons sollicité la faveur d'être introduits auprès de vous, madame la comtesse, pour que vous soyez auprès de monsieur votre fils, l'interprète de nos sentiments. C'était la première fois qu'il nous faisait l'honneur d'entrer dans notre foyer, nous venions à peine de faire connaissance avec lui et de lui être présentés, quand a eu lieu le déplorable événement qui a mis ses jours en danger. Personne n'a pris plus de part que nous au malheur qui vous frappait, madame la comtesse. Nous avons appris avec quel dévouement vous soigniez votre cher malade et nous nous sommes permis de vous offrir avec nos témoignages de sympathie pour votre fils, l'humble expression de toute notre estime, de tout notre respect pour vous, et de la joie que nous cause son retour à la santé.

LA COMTESSE.

Et moi, messieurs, je suis on ne peut plus touchée de la démarche délicate et affectueuse que vous faites auprès de moi. Il est bien rare que les véritables artistes manquent de cœur et vous le prouvez une fois de plus. (Elle leur tend à chacun une main.) Je vous remercie, messieurs, en mon nom seu-

lement, parce que le comte Romani, à sa première sortie qui aura lieu aujourd'hui, sans doute, voudra avoir le plaisir d'aller vous remercier lui-même.

TOFFOLO.

Nous est-il permis en même temps, madame la comtesse, de demander des nouvelles de...

LA COMTESSE.

De mademoiselle Cécilia?..

FILOPPOPOLI, à part.

Elle est raide, la vieille.

TOFFOLO.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Depuis que je suis ici, elle est restée dans son appartement. Le médecin avait ordonné qu'il n'y eût jamais auprès du malade qu'une seule personne, et que cette personne fût toujours la même. Le comte, qui ne m'avait pas vue depuis longtemps, a préféré que ce fût moi, et comme je ne suis pas sortie une seule fois de sa chambre, je n'ai eu de rapports qu'avec le médecin et les gens de mon fils.

FILOPPOPOLI, à part.

En voilà une qui jouerait bien les vieilles princesses.

LA COMTESSE.

Vous avez demandé sans doute à parler à votre camarade avant de vous faire annoncer ici?

TOFFOLO.

Et l'on a répondu qu'elle ne recevait pas.

LA COMTESSE.

Avez-vous quelque chose à lui dire relativement au théâ-

tre, car je crois qu'elle était à la veille de reparaitre sur la scène quand elle en a été empêchée par cet accident ?

FILOPPOPOLI.

Oui, madame, et ç'a même été pour le théâtre un grand embarras et une grande perte.

LA COMTESSE.

Ce sont choses que je connais très-peu, messieurs ; excusez-moi, je vis dans la retraite absolue ; mais s'il y a eu des pertes causées à vos intérêts par le fait de mon fils, elles seront réparées, donnez-en l'assurance de ma part à votre directeur.

FILOPPOPOLI.

C'est une femme.

LA COMTESSE.

Alors, à votre directrice.

FILOPPOPOLI.

Ainsi, vous croyez, madame, que l'intention de notre camarade n'est pas de rentrer au théâtre ?

LA COMTESSE.

Je n'en sais absolument rien, messieurs. (Antonio vient parler bas à la comtesse.) Je pars dans quelques instants et l'on vient me prévenir qu'on a besoin de moi.

TOFFOLO.

Toutes nos excuses, madame.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Cœcilia sera informée de votre visite, messieurs, et si l'un de vous veut bien prendre la peine de venir quand je serai partie, je suis convaincue qu'elle le recevra et lui fera connaître ses résolutions. (Elle se lève.) Messieurs...

TOFFOLO et FILOPPOPOLI, saluant.

Madame...

FILOPPOPOLI, en sortant.

Si la Rosaura m'avait entendu, elle aurait peut-être enfin reconnu que je suis capable de jouer les rôles sérieux et que mon nez n'est pas si ridicule que ça.

TOFFOLO.

Tu as été extraordinaire.

FILOPPOPOLI.

Dis-le lui.

Ils sortent.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ROMANI.

Au moment où ils sortent, Romani ouvre la porte de sa chambre et va au-devant de sa mère.

Je craignais presque que vous ne fussiez partie, madame ; c'est pour cela que j'avais envoyé Antonio.

LA COMTESSE.

Vous savez bien que je ne serais pas partie sans vous dire une dernière fois adieu.

ROMANI.

Pourquoi pas au revoir ?

LA COMTESSE.

Cela dépendra de vous.

ROMANI.

Vous êtes inexorable.

LA COMTESSE.

Lorsque, dans certaines circonstances graves et après mûres réflexions, une personne droite et sensée a pris certaines décisions extrêmes, elle n'a plus le droit ni le pouvoir de revenir sur ces décisions, surtout lorsque les événements lui ont prouvé qu'elle ne se trompait pas dans les conseils qu'elle donnait.

ROMANI.

Peut-être, permettez-moi de vous le dire, ma mère, en face de certaines circonstances nouvelles, cette persévérance n'est-elle plus que de l'amour-propre.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez de mots, et vous appelez amour-propre ce qui a nom dignité. Mais ne discutons pas, vous êtes encore faible, et il est inutile, il serait dangereux de vous fatiguer. Asseyez-vous. Les conséquences de votre erreur, de votre faute sont telles, qu'il m'est interdit de vous rappeler combien j'avais raison d'employer tous les moyens possibles pour vous empêcher de la commettre. Tout ce que je puis et dois encore vous dire, c'est que les accidents et les catastrophes causés par la passion ne changent rien aux lois immuables de la morale et de l'honneur; je ne vous parle même pas des exigences de la société. Une de ces lois imprescriptibles, c'est de ne pas sacrifier une mère irréprochable à une aventurière, de ne pas faire porter à celle-ci le nom sans tache qu'on a reçu de celle-là. Là-dessus, monsieur, mes principes sont inébranlables. Vous êtes le premier qui ayez manqué aux nobles traditions de toute notre race. Vous avez failli mourir des suites de votre faute; cela n'efface pas la faute; c'est un malheur et un scandale de plus, voilà tout. J'ai toujours été prête à immoler à l'honneur ma vie, et la vôtre s'il le fallait. Vous ne m'avez vue reparaitre près de vous que lorsque votre existence était en danger et que mon devoir et mon droit

dè mère m'appelaient à votre chevet. Vous êtes sauvé, vous n'avez plus besoin de moi, je repars. Vous savez à quelles conditions ma maison, mes bras et mon cœur vous seront ouverts de nouveau. Cela dépend de vous. Adieu, ou au revoir.

ROMANI.

Madame. (Il veut l'embrasser, elle lui tend la main qu'il baise.) Ah! je suis bien malheureux!

LA COMTESSE.

Et moi, croyez-vous que je n'ai pas été malheureuse, depuis trois ans?

ROMANI.

Oui, madame. J'ai été coupable, j'ai offensé la plus respectable des mères; oui, vous avez été toute votre vie l'exemple de la vertu, et vous n'avez jamais connu les mauvais conseils et les entraînements de la passion; mais il vous a été refusé en échange de connaître les faiblesses et les joies de la pitié. A votre place, moi, je pardonnerais. J'aurais un fils, si coupable qu'il eût été, du moment que je le verrais accablé et repentant, je l'embrasserais, et je lui dirais: Reviens quand tu voudras, sans conditions, et je me figure que tout le monde trouverait que je fais bien. Si je ne vous suis pas tout de suite aux conditions que vous m'imposez, c'est que je n'ai pas le droit, n'étant pas comme vous sans péché, d'être impitoyable pour qui a été coupable envers moi. Si la faute que j'ai commise et que je trouverais si naturel que vous me pardonniez, ne m'a pas appris l'indulgence pour les fautes des autres, elle sera doublement une faute et elle ne m'aura servi de rien. Oui, il y a là, à côté de nous, une créature coupable, mais le cri de désespoir et de repentir qu'elle a poussé quand je me suis frappé pour elle, résonne encore à mon oreille; mais, depuis dix nuits, elle veille comme vous, sans avoir comme vous la consolation de me soigner et la joie de me voir renaître. Elle s'étend ici

dans cette chambre toutes les nuits, comme un chien, et quand le jour reparait, elle rentre et s'enferme pour ne pas blesser vos regards, si par hasard vous sortiez de ma chambre. Elle a été déloyale et misérable, mais elle souffre, et je ne veux pas la quitter sans lui avoir dit au moins un mot de pitié. Enfin, madame, connaissez toute ma faiblesse, j'ai besoin de l'entendre se disculper, fût-ce par un mensonge, parce que je sens, hélas ! que je l'aime encore ! Cet amour persistant est la seule excuse à ma faute, et d'ailleurs quelle plus grande et plus triste preuve puis-je vous donner de cet amour que mon ingratitude envers vous ?

LA COMTESSE.

Va, malheureux enfant, épuise jusqu'au bout ta fatale passion ; donne encore une fois tout ton cœur à cette créature indigne de toi ; mais ne t'étonne pas que je ne veuille pas me trouver avec elle ! Que Dieu t'éclaire, puisque j'y suis impuissante, et qu'il te pardonne, puisque j'en suis incapable.

Romani cache sa tête dans ses mains.

LA COMTESSE, sortant.

Ah ! je ne croyais pas m'en aller seule !

Elle sort.

ROMANI.

Ma mère !

Il s'élance pour la suivre. — Au premier pas qu'il fait, Cécilia a ouvert la porte de sa chambre, et reste à moitié défaillante, la tête renversée en arrière, sans forces et les bras pendants, appuyée contre le chambranle de la porte.

SCÈNE IV

ROMANI, COECILIA.

COECILIA, d'une voix épuisée.

Romani, vous partez donc réellement?

ROMANI.

Oui.

COECILIA.

Votre mère a été inflexible?

ROMANI.

Elle était dans son droit.

COECILIA.

C'est vrai, et au fait, je ne sais pas pourquoi je suis là, nous n'avons plus rien à nous dire.

ROMANI.

Vous, peut-être vous n'avez plus rien à me dire, hélas! il y a dix jours que vous m'avez tout dit.

COECILIA.

Je vous estimais trop pour vous mentir. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, j'aurais menti, cependant; mais je croyais, j'espérais que vous me tueriez. J'ai tellement assez de cette vie d'erreurs et de honte. Quand vous êtes tombé là, brusquement, couvert de sang, inanimé sous mes yeux, j'ai compris tout à coup, trop tard. Que voulez-vous, quand on a été élevé dans la misère, l'ignorance et les mauvais exemples, il y a des choses qu'on n'a pas apprises, et il faut ensuite des épreuves terribles pour les révéler. Je vous ai

fait beaucoup de mal ; je vous jure que je le regrette, et qu'à force de chercher les moyens de le réparer, je finirai par en trouver un. Vous ne m'avez jamais estimée, certainement, mais vous m'aimiez tellement, je le vois bien aujourd'hui, — comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ? — vous m'aimiez tellement que cet amour vous tenait lieu de tous les sentiments que la femme doit inspirer dans le mariage. Aujourd'hui, vous ne m'aimez plus... vous ne pouvez plus, vous ne devez plus m'aimer. Tenez-moi compte de ce que j'ai souffert, ne me méprisez pas davantage, et en me quittant, dites-moi que vous me pardonnez.

ROMANI.

C'est cela que je voulais vous dire avant de sortir de cette maison. Je vous pardonne.

Il s'est encore approché d'elle.

COECILIA, tombant à genoux et lui baisant les mains.

Comme tu es bon ! Je suis plus heureuse que je ne méritais de l'être. Maintenant, pars, va rejoindre ta mère qui t'attend, qui souffre ; il ne faut pas qu'elle doute un instant de ton retour.

ROMANI.

Et vous, qu'allez-vous faire ?

COECILIA.

Moi?... Oh ! ne t'occupe pas de moi... L'important, c'est que tu sois enfin heureux et libre. Tu es jeune encore, tu trouveras une femme digne de toi, et qui t'aimera. Que tu m'aies aimée, que tu aies voulu mourir pour moi, cela ne l'empêchera pas de t'aimer, au contraire. Nous autres femmes, nous sommes de si étranges créatures. Tu as prouvé que tu sais aimer, on t'aimera.

ROMANI.

Je n'ai aimé que vous, et vous savez bien que je n'aimerai

jamais comme je vous ai aimée, hélas ! comme je vous aime. Car, tu le sais bien, tu le sens bien, tu le vois bien... je t'aime encore follement. Il me faut le souvenir implacable de ton abominable trahison, qui t'a jetée aux bras d'un autre comme une courtisane...

COECILIA.

Dis-moi tout ce que tu voudras, pourvu que tu me dises encore que tu m'aimes.

ROMANI.

Oui, je t'aime encore, et je me sens lâche et méprisable... c'est ainsi que l'on aime. Qui n'aime pas jusque-là n'aime pas.

COECILIA, avec le ton de la reconnaissance.

Encore, encore.

ROMANI.

Mais moi je ne veux pas te mépriser davantage, et c'est à quoi j'arriverais en vivant auprès de toi. Notre premier baiser contiendrait toutes les voluptés surhumaines du pardon ; mais après ?.. Je me débattrais dans les souvenirs ineffaçables, dans la jalousie, dans le désespoir, dans la honte. Le coup que je me suis porté t'a marqué au front d'une tache de sang. Loin de toi, je suis ton juge... auprès de toi, je ne suis plus que ton complice. Si le malheur voulait que tu me trompesses de nouveau, alors quelle expiation trouver, et pour toi et pour moi ?.. Non, nous sommes séparés pour jamais, par l'inexorable loi qui nous avait pour jamais réunis. Si je n'étais que ton amant, comme un de ces autres hommes que tu as aimés, je ne te quitterais pas, dussions-nous en mourir plus tard, tous les deux ; je ne serais qu'un fou que l'on plaindrait. Je suis ton mari, tu portes mon nom : les bénédictions les plus saintes, les sacrements les plus respectés ont présidé à notre union ; tu as manqué à tes serments devant Dieu ; l'homme t'aime et t'aimera toute

sa vie, le chrétien te pardonne ; le mari est forcé de te condamner et de te repousser. Si je reste auprès de toi, ma mère m'abandonne de nouveau. Je n'ai plus de fortune, je n'ai pas de carrière, je ne puis pas gagner ma vie, je vivrai donc de ton travail, de ton talent, et ceux qui jugent et condamnent si facilement les autres, diront que je vis de ta beauté. Voilà la situation abominable qui m'est faite. Je te chasse... je te méprise... et je t'adore.

COECILIA, aux pieds et les mains appuyées sur les genoux de Romani qu'elle a écouté avec amour sans le quitter des yeux un moment, ne cessant de lui sourire.

Tu as raison. Tu ne peux plus faire autre chose que ce que tu fais, et maintenant que je comprends, je serais à ta place que j'agirais comme toi. Il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous que ton pardon et mon repentir. Et cependant je sens toute ma vie de pécheresse qui tombe à mes pieds, et j'en sors régénérée et triomphante. Oui, cette dernière heure contient en elle tout le bonheur que je pouvais rêver en ce monde. Tu as raison. Cette heure-là, nous ne la retrouverions jamais. Elle n'est si pleine de joie et de sincérité que parce qu'elle ne doit plus revenir. Je te jure que tu n'entendras plus jamais parler de moi et que tu ne me trouveras plus jamais sur ton chemin. Mais un jour tu seras convaincu que mon repentir était sincère, le souvenir si douloureux que tu auras gardé de moi ira toujours en s'éclairant, et alors je t'apparaîtrai aussi pure et aussi chaste que la fiancée que ta mère avait rêvée pour toi. Adieu, pauvre enfant, dont j'ai détruit les illusions et dont j'ai failli briser la vie, va, retourne auprès de ceux qui ont le droit de t'aimer. Je suis certaine que tu ne m'oublieras jamais et que tu te diras un jour : Elle m'a aimé trop tard, mais elle m'a bien aimé. Je t'adresse une dernière prière, ne me fais pas d'aumône une fois que tu seras retourné auprès de ta mère ; elle sera prête à m'envoyer tout l'argent nécessaire à une femme qui porte ton

nom; prie-la donc de ne rien faire. Je ne porterai plus ton nom que j'ai déshonoré; je ne porterai pas davantage mon nom de comédienne. Je ne remonterai plus sur un théâtre. Dans la retraite où je vais vivre, le produit des bijoux qui me restent de toi, me suffira. Quand je mourrai, tu permettras qu'on mette mon nom d'épouse sur le marbre de ma tombe. A ce moment tu n'auras plus rien à craindre pour lui. Et maintenant, pars, sois courageux, il le faut, je t'en supplie au nom de mon amour et de ton honneur.

ROMANI, lui prenant la tête dans les deux mains, la regardant un moment bien en face et l'embrassant fiévreusement sur le front.

Tu es la seule femme que j'aurai aimée dans ce monde.
Adieu.

Il sort.

SCÈNE V

COECILIA seule, puis SA FEMME DE CHAMBRE.

COECILIA, seule.

Quand Othello contemple Desdémone endormie et qui va périr de sa main, mais qui, elle, aura la gloire de mourir innocente, il s'écrie : « Comme je t'aimerai quand tu seras morte ! » Il sent qu'il n'y a pas de place dans un cœur comme le sien pour la jalousie et pour le pardon, et qu'il faut d'abord qu'il assouvisse toute sa colère pour rentrer en possession de tout son amour. Ah! Shakspeare! Comme tu connaissais bien le cœur de l'homme, et comme mon Othello m'aimera quand je serai morte. (Elle sonne; la femme de chambre

paraît.) Apporte-moi le coffret qui est sur la table de ma chambre à coucher, puis tu prendras un de mes peignoirs de batiste, tu le couvriras de toutes les dentelles blanches que j'ai; fais cela le plus tôt possible.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Le prince Attikoff demande la permission de présenter ses hommages à madame la comtesse, et voici une lettre de M. Rolstein : on attend la réponse.

COECILIA.

Tu prieras le prince de revenir demain, (Elle déchire la lettre de Rolstein.) et tu diras à l'envoyé de M. Rolstein qu'il n'y a pas de réponse.

SCÈNE VI

COECILIA, seule.

Finissons-en. (Elle écrit.) « Si je t'ai dit tout à l'heure de partir, mon époux bien-aimé, c'est que ma résolution était bien prise de mourir et que je ne voulais pas te laisser deviner la seule preuve d'amour qu'il me soit encore permis de te donner. Il faut que tu sois complètement libre, mon ami; la distance et le temps n'y suffisent pas; il y faut la mort et l'éternité. Quand on viendra te dire que je ne méritais ni ton nom ni ton amour, tu conduiras à ma tombe celui qui te parlera ainsi et tu lui diras : quelle femme a plus fait que celle-là pour un homme. Non, ce n'est pas un sacrifice que je te fais, en renonçant à la vie, je la quitte avec joie. »

Toffolo entre.

TOFFOLO.

Je te dérange?

SCÈNE VII

TOFFOLO, COECILIA.

COECILIA, surprise et cachant la lettre avec ses mains.

Non ! non ! je continuerai cette lettre quand tu seras parti. Au contraire, mon bon Toffolo, je t'attendais ; cela me fait plaisir de te voir.

TOFFOLO.

Nous n'avons trouvé que la comtesse quand nous sommes venus tout à l'heure.

COECILIA.

Elle vous a reçus froidement.

TOFFOLO.

Non, comme elle devait nous recevoir, et quand nous lui avons dit que nous avions à te parler, elle nous a conseillé de revenir plus tard, quand elle aurait quitté cette maison. Le comte est parti ?

COECILIA.

Oui.

TOFFOLO.

Pour toujours ?

COECILIA.

Pour toujours.

TOFFOLO.

Tu n'as pas essayé de le retenir ?

COECILIA.

Non, je l'ai rendu assez malheureux comme cela.

TOFFOLO.

Et toi, que vas-tu faire?

COECILIA.

Moi, je vais partir aussi.

Elle déchire les papiers qu'elle prend dans le coffret, après avoir rapidement jeté les yeux dessus.

TOFFOLO.

Et tu vas?

COECILIA.

Très-loin.

TOFFOLO.

Et quand reviendras-tu?

COECILIA.

Jamais.

TOFFOLO.

Et le théâtre?

COECILIA.

J'y renonce.

TOFFOLO.

Et ton engagement?

COECILIA.

Je le romps.

TOFFOLO.

Tu as un dédit?

COECILIA.

Je le paie avec l'argent de ces bijoux. Et les diamants qui resteront, je les donne à la madone de Santa Maria Novella. Ça les étonnera un peu, mais ils s'y feront. C'est toi, mon bon Toffolo, mon vieil ami, que je charge de tous ces

soins. Tu remettras au jeune prince Attikoff cette petite bague. Pauvre enfant qui a pris ma défense, qui a risqué sa vie pour moi, et qui heureusement est sorti sain et sauf de cette rencontre. Tu lui diras de ma part, à ce jeune enthousiaste, de n'accorder aux comédiennes que son admiration et les loisirs de son esprit, en réservant son cœur pour les femmes qui ne font pas métier de jouer la passion. Que Romani lui serve d'exemple. Tu accepteras pour ton fils un souvenir que tu trouveras dans un petit paquet cacheté, à ton nom. Je vais aussi te confier une lettre que je te prierai de porter toi-même à mon mari. C'est cette lettre que j'écrivais quand tu es arrivé et que je termine. Je n'avais plus que quelques mots à y ajouter.

TOFFOLO.

Va, va.

Elle se remet à écrire.

COECILIA, lui remettant la lettre.

Tu as bien compris, n'est-ce pas ?

TOFFOLO.

Oui.

COECILIA.

Maintenant, mon bon Toffolo, embrasse-moi et laisse-moi. J'ai quelques préparatifs de départ à faire. Je veux quitter le plus tôt possible cet hôtel qui ne m'appartient pas. Nous ne nous reverrons probablement plus, sois heureux, et si jamais je t'ai fait du chagrin, pardonne-moi. Ce n'était pas ma faute. Ma destinée était de faire souffrir ceux qui m'aimaient.

TOFFOLO.

Autrement dit, tu vas te tuer.

COECILIA, résolument.

Oui.

TOFFOLO.

C'est bien résolu.

COECILIA.

Oui.

TOFFOLO.

Permets-moi...

COECILIA, l'interrompant.

Non, tu as deviné, je te dis la vérité, mais tu me connais assez pour savoir que si je t'avoue ma résolution, c'est qu'elle est irrévocable. Tu es mon plus ancien et mon meilleur ami. Je n'ai jamais eu de secrets pour toi, parce que tu es intelligent, juste et incapable de combattre mes idées avec les phrases banales et inutiles qui sont de mise en pareil cas, parce qu'au point où j'en suis, compromise, abandonnée, couverte de honte et de remords, tu sens bien qu'il n'y a plus à faire que ce que je fais. Et puis la mort n'est pas si triste qu'on le croit ; le tout est de mourir quand on le veut. Je désire être enterrée à Amalfi où je suis née, en face de la mer, sur la hauteur. Tu auras soin qu'on me revête de la robe blanche couverte de dentelles que je viens de désigner à ma femme de chambre. Morte, je veux être belle. Le comte me fera faire de riches funérailles. Je désire qu'on y exécute la marche funèbre de Chopin ou le premier prélude de Bach.

TOFFOLO.

Et quand comptes-tu en finir ?

COECILIA.

Ce soir.

TOFFOLO.

Quel moyen as-tu choisi ?

COECILIA.

J'ai un poison qui ne laisse pas de traces.

TOFFOLO.

Celui des Borgia ou celui de Roméo?

COECILIA.

Tu plaisantes... Ah! ce n'est peut-être pas le moment.

TOFFOLO.

C'est que je ne crois pas un mot de tout ce que tu viens de me dire.

COECILIA.

Comment! tu me crois capable de mentir sur un pareil sujet, moi?

TOFFOLO.

Non, j'ai assez souvent voulu me tuer pour savoir qu'on y renonce. Tu es tout ce qu'il y a de plus sincère, et c'est à ton insu que tu te joues à toi-même, à cette heure, un des cinquante drames que tu as joués dans ta vie pour les autres. (Mouvement de Coecilia.) Laisse-moi dire; tu viens de te faire un cinquième acte, pas autre chose, avec scènes de larmes, de désespoir, de remords, d'adieu, avec testament, poison, robe blanche, tombeau solitaire, et si je ne me trouvais pas là, c'est le plus sérieusement du monde que tu te tuerais! Les comédiens de talent comme toi ont tellement mêlé ensemble le théâtre et la vie, la fiction et la vérité, les sentiments que les poètes leur ont prêtés momentanément et les sentiments que la nature leur inspire, qu'ils ne s'y reconnaissent plus eux-mêmes. C'est pour cela que tant des nôtres deviennent fous. Voilà dix nuits que tu ne dors pas, que tu as la fièvre, que tu remplaces le drame que tu allais jouer et dont tes nerfs étaient tout vibrants par le drame qui s'est joué dans ta maison. Eh bien! ce drame est fini, retourne à l'autre. Le véritable artiste ne se tue pas, et, quand la mort vient malgré lui, il lui demande comme il a demandé à tous les actes de sa vie, à quoi elle peut bien lui servir. Deux jours avant de mourir, Talma disait en con-

templant son visage décharné : « Quel dommage de ne pas jouer Tibère avec ce visage-là. » Regarde-toi donc ! Quel dommage ce serait de ne pas jouer les Fornarines, les Lucrèces, les Messalines, les Juliettes, les Desdémones, avec cette figure-là. Tes misères, tes passions, tes fautes, tes désespoirs, tes remords, c'est le cuivre, c'est l'étain, c'est l'argent, c'est l'or que le sculpteur jette dans la fournaise d'où doit jaillir un bronze immortel. Et pour qui veux-tu mourir ? Pour un homme que tu trompais il y a un mois et à qui tu disais en face il y a dix jours que tu ne l'avais jamais aimé, ce qui était vrai. Il souffre, il est très-intéressant, soit ; mais il n'est pas de ceux pour lesquels meurt une artiste de ta race. Il est guéri, tant mieux. Quand la mort de sa mère lui aura rendu sa liberté, s'il t'aime toujours, si tu l'aimes, alors vous vous réunirez de nouveau, et tu auras reconquis ta place par le repentir, le travail et la gloire. Mais si vous ne vous aimez plus, à quoi bon être morte aujourd'hui. Jusque-là ton amant, ton époux, ton maître, tu le sais bien, et tu l'as dit vingt fois toi-même, c'est le public, ce sont ces quinze cents têtes que tu fais onduler et frissonner à ta guise, comme fait le vent qui passe sur un champ de blé ; ce sont ces quinze cents cœurs qui battent au rythme du tien ; ce sont ces trois mille mains qui applaudissent ; ce sont toutes ces bouches enthousiastes et frémissantes qui t'acclament et te rappellent et qui font qu'il n'y a pas une femme dans la salle qui n'envie ton triomphe et ta joie ! Qui sait combien d'espérances tu dois faire renaître, combien de désespoirs comme le tien tu dois calmer, combien d'idées tu es destinée à répandre, combien d'esprits tu dois éclaircir, combien d'âmes tu peux sauver avec une belle pensée jetée à la foule, avec un beau cri trouvé dans ton cœur ! Tu as la vie et le talent, garde-les, et pour la mort, laisse faire Dieu, il s'y entend mieux que nous. (A un certain moment, Toffolo est allé ouvrir la porte du fond et a fait signe à la Rosaura qui est entrée tout doucement avec Filoppopoli, Matteo, et quelques autres camarades de Cecilia.) Dis donc, la Rosaura et nos cama-

rades ont bien besoin de toi ; ils attendent : que leur dirai-je ?

COECILIA, avec enthousiasme.

Tu leur diras... que je jouerai demain.

LA ROSAURA.

A la bonne heure, elle nous est rendue.

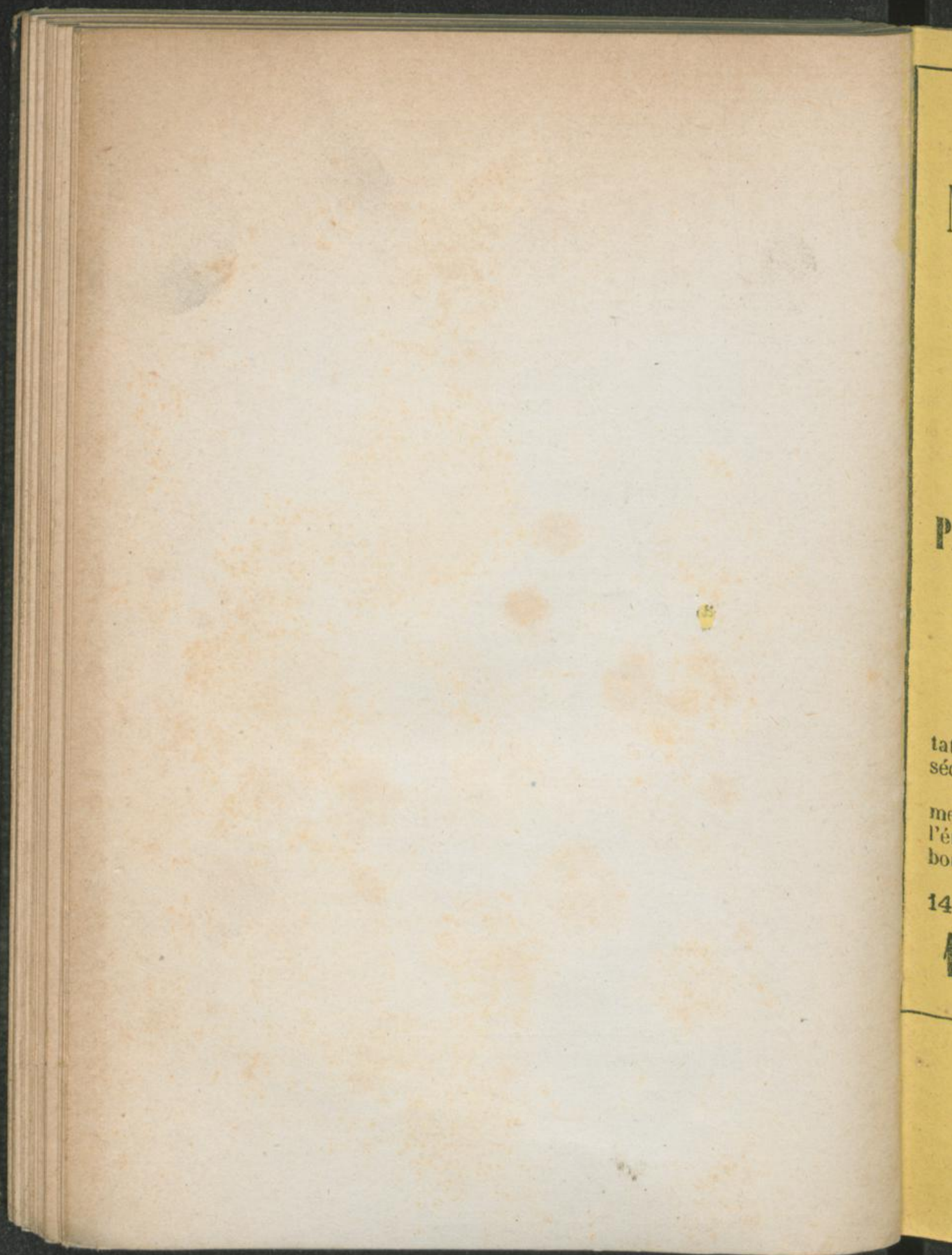
MARTELLI.

Et ma pièce sera sauvée.

FILOPPOPOLI.

Oui... si je joue Raphaël.

FIN



E
DE
MÉLISSE DE
BOY

Seul succès
PAR SUITE DE L'
14, RUE TARANN

ACTUELLEN
PARIS, 14, RUE DE

Apoplexie, paralysie
vapeurs
indigestion

AFIN d'éviter
tations frauduleuses
séculaire de l'Eau

EXIGER chez tous
mercants la fiole de
l'étiquette **BLANCHE**
bouteilles de tout format.
S'ASSURER de
14, rue TARANN

14, RUE DE